FOCUS

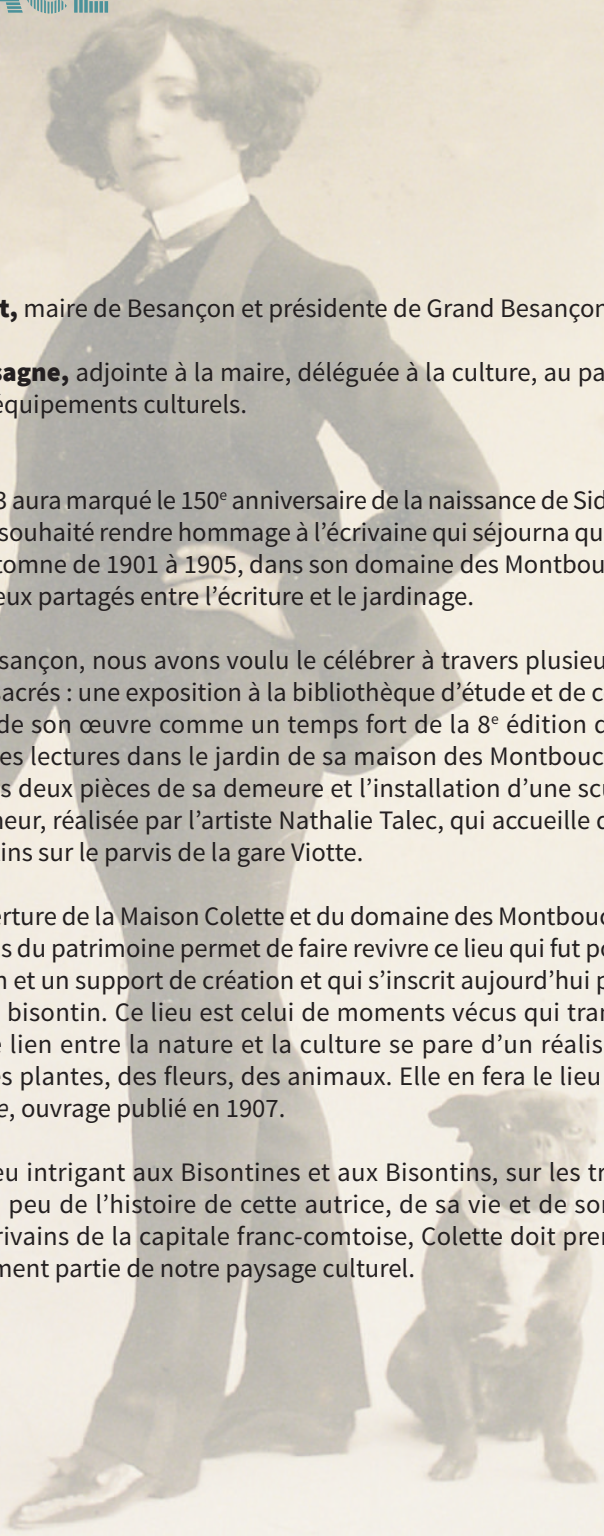
COLETTE À BESANÇON

BESANÇON
VILLE D'ART & D'HISTOIRE



VILLES & PAYS D'ART & D'HISTOIRE

PRÉFACE



Anne Vignot, maire de Besançon et présidente de Grand Besançon Métropole

Aline Chassagne, adjointe à la maire, déléguée à la culture, au patrimoine historique et musées, et équipements culturels.

L'année 2023 aura marqué le 150e anniversaire de la naissance de Sidonie Gabrielle Colette. Besançon a souhaité rendre hommage à l'écrivaine qui séjourna quelques mois par an, en été et à l'automne de 1901 à 1905, dans son domaine des Montboucons où elle vécut des temps heureux partagés entre l'écriture et le jardinage.

Ce lien à Besançon, nous avons voulu le célébrer à travers plusieurs évènements qui lui ont été consacrés : une exposition à la bibliothèque d'étude et de conservation, une mise en lumière de son œuvre comme un temps fort de la 8e édition du festival Livres dans la Boucle, des lectures dans le jardin de sa maison des Montboucons, la création d'une fresque dans deux pièces de sa demeure et l'installation d'une sculpture monumentale en son honneur, réalisée par l'artiste Nathalie Talec, qui accueille désormais les visiteurs et les bisontins sur le parvis de la gare Viotte.

Enfin, l'ouverture de la Maison Colette et du domaine des Montboucons lors des Journées européennes du patrimoine permet de faire revivre ce lieu qui fut pour Colette une source d'inspiration et un support de création et qui s'inscrit aujourd'hui pleinement dans notre matrimoine bisontin. Ce lieu est celui de moments vécus qui transparaissent dans ses écrits, où le lien entre la nature et la culture se pare d'un réalisme inédit, où elle est familière des plantes, des fleurs, des animaux. Elle en fera le lieu central de *La Retraite sentimentale*, ouvrage publié en 1907.

Ouvrir ce lieu intrigant aux Bisontines et aux Bisontins, sur les traces de Colette, c'est partager un peu de l'histoire de cette autrice, de sa vie et de son œuvre. À l'instar de célèbres écrivains de la capitale franc-comtoise, Colette doit prendre toute sa place et faire pleinement partie de notre paysage culturel.

COLETTE À BESANÇON

« Comme au plus agréable des pièges, j'ai failli rester prise aux charmes des Montboucons. Vieux arbres fruitiers, cerisiers et mirabelles ; murs épais, feux de bois, sèches alcôves craquantes. Il s'en fallut de peu que de bourguignonne, je ne tournasse bisontine, ou tout au moins franc-comtoise. »

***Colette*, film de Yannick Bellon, 1952**

L'écrivaine Colette (1873-1954) a habité à Besançon au début du XX^{e} siècle, dans une maison du quartier des Montboucons achetée par son mari Willy en 1900 et revendue en 1908. Charmée par la grâce rustique de son romantique petit domaine bisontin, Colette y séjourne quelques mois par an en été et en automne, de 1901 à 1905, entre 28 et 32 ans. Colette mène aux Montboucons une vie simple et heureuse, consacrée au jardinage et à l'écriture, en compagnie du bouledogue Toby-Chien et du chat angora Kiki-la-Doucette.

Se séparer des Montboucons est un déchirement pour Colette, qui gardera toute sa vie le souvenir nostalgique de son domaine franc-comtois. Après la vente de la maison des Montboucons, la romancière s'engage dans une carrière d'actrice et revient épisodiquement à Besançon, à l'occasion de ses tournées en 1909 et 1910, puis en 1932 pour une conférence sur le théâtre et le music-hall.

Aron Gerschel, *Colette en smoking et Toby-Chien*, vers 1905, photographie, Collection Michel Remy-Bieth

COLETTE EN MÉNAGE

Sidonie Gabrielle Colette est née le 28 janvier 1873, à Saint-Sauveur-en-Puisaye, dans l'Yonne. À 20 ans, elle épouse Henry Gauthier-Villars, de quatorze ans son aîné. Critique musical et littéraire à la plume acérée, producteur de romans à la mode signés « Willy » mais écrits à plusieurs mains par un atelier de jeunes écrivains avec qui il collabore, Henry Gauthier-Villars introduit Gabrielle - qu'il nomme Colette - dans la vie mondaine et artistique parisienne.

À la demande de son mari, la jeune femme entreprend la rédaction de ses souvenirs d'écolière et crée le personnage de Claudine, jeune bourguignonne espiègle et effrontée. Le roman, retravaillé à la sauce Willy, est publié en 1900. *Claudine à l'école* est un succès, rapidement suivi par *Claudine à Paris* en 1901, *Claudine en ménage* en 1902, *Claudine s'en va* en 1903, puis *Minne* en 1904 et *Les Égarements de Minne* en 1905, tous écrits par Colette mais signés Willy.



***Colette au bord d'un étang*, photographie, Collection Centre d'études Colette**

Cette photographie de la jeune Gabrielle Colette aurait été prise au parc des Bains à Lons-le-Saunier.

Henry Gauthier-Villars (1859-1931), alias Willy, est issu d'une famille d'éditeurs-imprimeurs franc-comtois. Son grand-père, Frédéric Gauthier, fonde avec son frère une imprimerie à Besançon, où le futur philosophe Pierre-Joseph Proudhon exerce le métier d'ouvrier typographe jusqu'à la fermeture de l'entreprise en 1830. En 1864, Jean-Albert Gauthier-Villars, le père de Willy, né à Lons-le-Saunier dans le Jura, poursuit la vocation paternelle en rachetant une maison d'édition à Paris, spécialisée dans la publication de livres scientifiques.

Les parents de Willy possèdent à Lons-le-Saunier une maison familiale, « le Chalet des Sapins », où Colette rend visite à ses beaux-parents pendant les premières années de son mariage.

« Willy (H. Gauthier-Villars) », *Les Gaudes : Journal hebdomadaire, illustré, anecdotique, littéraire, artistique et musical*, 1er octobre 1904, supplément au n°478, Bibliothèque municipale de Besançon, EST.FC.3009

« Willy est un auteur très original, dont le style inimitable a cependant les plus grandes analogies avec d'autres auteurs nommés *Jim Simley, Henry Maugis, l'Ouvreuse* (?), et *Henry Gauthier-Villars*. Ce dernier, le seul sur lequel on possède des données précises, est de race franc-comtoise par son père, né à Lons-le-Saunier, et c'est une sympathie profonde qui l'attache à sa terre des Monts-Boucons. Les autres lui sont apparentés de fort près sans doute, car chez tous on retrouve ce mélange exquis de bon sens et de bonne humeur, de réflexion et de fantaisie, de malice et d'indulgence, dont est formée notre gaieté franc-comtoise. »

Louis Laloy et Claude Bressan, « Willy », *Les Gaudes : Journal hebdomadaire, illustré, anecdotique, littéraire, artistique et musical*, 1er octobre 1904



BESANÇON-LES-BAINS

Besançon est au début du XX[e] siècle une station thermale réputée pour la qualité de ses eaux salines aux vertus thérapeutiques. Un complexe thermal est inauguré en 1892 dans le quartier de la Mouillère, près du parc Micaud : des thermes, un casino et un luxueux hôtel sont construits pour accueillir et divertir les curistes.

En vacances à Lons-le-Saunier auprès de la famille Gauthier-Villars, Willy et Colette se rendent également à « Besançon-les-Bains » pour bénéficier des bienfaits de la balnéothérapie, et sont logés au Grand-Hôtel des Bains.

***Environs de Lons-le-Saunier. - Château de Frontenay,* Carte postale de Willy à F. Jeantet, 26 août 1900, Bibliothèque municipale de Besançon, Ms Z 707 f. 9**

« Cher ami, je vais pour quelques jours à Besançon Hôtel des Bains. Cette pluie est bien méchante pour les rhumatismes ! Yours, Willy ».



CLAUDINE À BESANÇON

En 1903, un journaliste bisontin de *La Dépêche républicaine de Franche-Comté* se rend aux Montboucons pour rencontrer Willy. L'auteur parisien est absent, mais sa femme Colette accueille le reporter avec enthousiasme. L'article qui relate cette rencontre, daté du 23 septembre 1903, est un précieux témoignage de la vie de Colette dans sa maison des Montboucons. Des extraits de ce reportage sont restitués au fil de cette publication.

« Courons chez Willy !
Telle fut la réflexion qui me vint à l'esprit lorsque l'affiche si insolemment parlante de Cappiello m'appris la prochaine représentation à Besançon du « P'tit jeune Homme », dont Willy est l'un des auteurs.
Sous ce pseudonyme se cache - ou plutôt se connaît, car il n'en fait pas mystère - Henry Gauthier-Villars, bisontin d'adoption et franc-comtois d'origine.
Surtout connu par la série des « Claudine », cette suite de romans honnêtement pervers qui déchaînèrent des controverses si passionnées qu'elles ne sont point encore apaisées, Willy, dont la carrière est faite de succès violemment imposés à l'ambiance passive, est une des personnalités littéraires les plus en vue de Paris.
Admirateurs ou détracteurs de ses œuvres s'accordent à reconnaître en lui un vrai poète, au talent souple, doué d'un original sens créateur.
Sa jeune femme - Colette - qui est aussi sa collaboratrice, est également très lancée dans le monde littéraire, où chacun s'accorde à lui reconnaître verve et imagination.
Si nous ajoutons que Willy est un des fils du jurassien Gauthier-Villars, le fondateur de la maison d'édition préférée par les Académies et Sociétés savantes, nous aurons ainsi les titres qui lui accordent une large place dans l'actualité bisontine. »

Marcel Boutterin, *Bains Salins de la Mouillère. Besançon. Grand-Hôtel des Bains. Avant-projet. Façade sur le jardin,* 1890, dessin au graphite, plume et encre noire, aquarelle sur papier vélin gris, Bibliothèque municipale de Besançon, Yb.1





Domaine des Montboucons, par Besançon (Doubs), carte postale écrite par Willy à un ami, Bibliothèque municipale de Besançon, Ms Z 707 f. 11

« À la moindre sollicitation de ma mémoire, le domaine des Monts-Boucons dresse son toit de tuiles presque noires, son fronton Directoire – qui ne datait sans doute que de Charles X – peint en camaïeu jaunâtre, ses boqueteaux, son arche de roc dans le goût d'Hubert Robert. La maison, la petite ferme, les cinq ou six hectares qui les entouraient, M. Willy sembla me les donner : « Tout cela est à vous. » Trois ans plus tard, il me les reprenait : « Cela n'est plus à vous, ni à moi. » Le verger, très vieux, donnait encore des fruits maigres et sapides. De juin à novembre, trois ou quatre années de suite, j'ai goûté là-haut une solitude pareille à celle des bergers. »

Colette, *Mes Apprentissages*, 1936

LA MAISON DES MONTBOUCONS

Sur le conseil de Jules Bruneteau, un ami bisontin rencontré pendant son service d'officier de réserve au 5e régiment d'artillerie, Henry Gauthier-Villars achète le 2 septembre 1900, pour 17 000 francs, probablement grâce à l'héritage de son père décédé en 1898, « une propriété située aux Montboucons, banlieue de Besançon, comprenant : grande maison d'habitation, écuries, hébergeages, maison de jardinier, vergers, prés, bosquet, petit bois et combe[1] ». Ce domaine du XVIIIe siècle, dont la maison de maître semble avoir été construite au début du XIXe siècle, est vendu par Clémence Thaler, qui en a hérité de son père Marie-Joseph-Louis Thaler. Ce notaire de Besançon a acquis le domaine en 1859 et en a aménagé le parc.

En 1902, le succès commercial des *Claudine* permet à Willy d'agrandir le domaine des Montboucons par l'achat d'une « maison de ferme, bâtiments, prés, champs et vigne[2] ».

Avant de rencontrer Colette, Willy a eu un fils, Jacques Gauthier-Villars, né en 1889 et orphelin de mère à deux ans. Jacques est élevé par ses grands-parents paternels puis placé en pensionnat. Pendant ses vacances, il rend visite à son père et sa belle-mère, à Paris et à Besançon. Les souvenirs que Jacques Gauthier-Villars partage dans un article consacré à Willy et Colette sont une source d'informations supplémentaires sur la vie du couple aux Montboucons.

« Mon père acheta le domaine des Monts-Bouccons pour faire plaisir à Colette, aussi sédentaire qu'il était nomade, aussi rurale qu'il était boulevardier. Pour Willy, la campagne était un changement d'air nécessaire après une année de Paris, mais il ne tolérait une vie calme et bucolique qu'à petites doses ; son téléphone et l'actualité parisienne lui manquaient.
Colette, au contraire, se révélait à la campagne dans son élément, elle se montrait une *gentlewoman-farmer* accomplie, elle n'ignorait rien des choses de la terre. Pour ses fermiers, elle n'était cependant qu'une « dame-de-Paris » jouant à la paysanne. Pour eux, une véritable fermière ne se lavait pas aussi souvent, elle devait fleurer tout autre chose que le chypre, chausser de lourds sabots et non des sandales légères.
Colette n'a jamais caché son vif regret de ce joli domaine franc-comtois, perdu pour elle comme pour moi. »

Jacques Gauthier-Villars, « Willy et Colette. Un couple parisien de la Belle Époque ou Willy vu par son fils », 1959

1- Archives départementales du Doubs, minutes notariales de Maître Eugène Ricklin, Acte de vente du 2 septembre 1900, 3E79/12
2- Archives départementales du Doubs, minutes notariales de Maître Eugène Ricklin, Acte de vente du 7 janvier 1908, 3E79/45


BESANÇON
ET
SON TERRITOIRE
1883
DELAVELLE, MAIRE
Plan au 1/20.000 dressé sous la direction de Mr L. ROUZET, Ingénieur Voyer.
Echelle de 0.001 pour 20 mètres
LÉGENDE
Chemins vicinaux
id ruraux
Limite de commune
id de lieux dits
Horizontales topographiques repérées au nivellement Général de la France
PIREY
ECOLE
Fort des Monthoucons
Les Monthoucons
La Boulaie
Les St Martin
Mont Rapon
Les Tillerayes
Tertre Pillot
Champ Forget
St Esprit
Bois Communal
POUILLEY LES VIGNES
SERRE
FRANOIS
COMMUNE
ST FERJEUX
Bâle
LE POLYGONE
La Grette
Mont Rognon
Fort du Petit Chanois
Aux Epoisses
La Malcombe
Prabey
Au Sapin
Essarts l'Amour
Cormandoulle
La Boussecotte
Planoise
Les Vallières
Fort de Planoise
Pont Dauphin
Le Doubs
BEURE
Bois Communal
D'AVANNE



Plan de Besançon et son territoire au 1/20000e, dit « plan Delavelle », réalisé par l'ingénieur Voyer sous la direction de L.Rouzet, 1883, Archives municipales de Besançon, 2Fi1295

LE REFUGE

La Dépêche républicaine de Franche-Comté, 23 septembre 1903

« À quelques kilomètres de Besançon, tout en haut de la dernière côte des Montboucons, nous découvrons, non sans peine, la retraite de Willy.
L'accès n'en est pas des plus aisés. Outre que les montées y sont rudes, les renseignements sont difficiles à obtenir : les cultivateurs ne soupçonnant même pas le nom de leur voisin.
Pour la vingtième fois, peut-être, nous demandons :

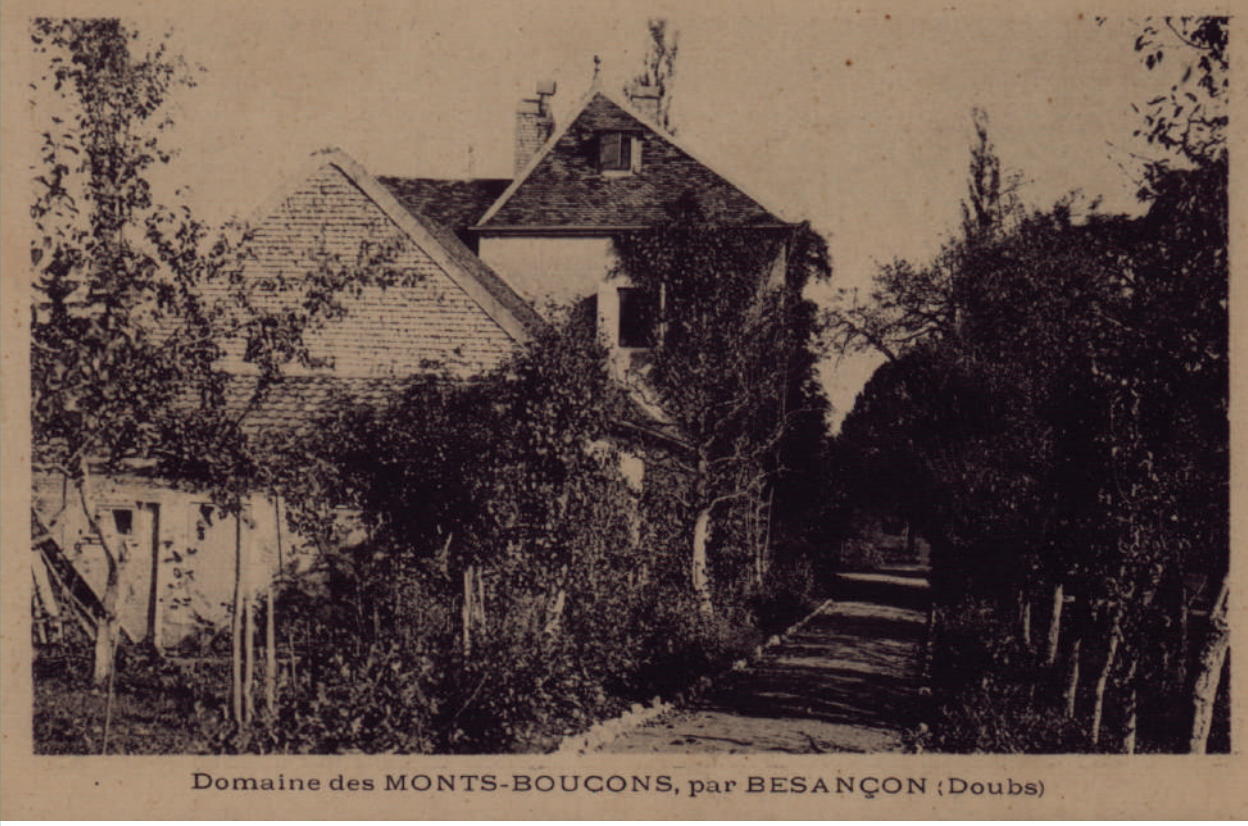
- Où demeure M. Gauthier-Villars ?
- Oh ! rien de plus facile, c'est notre propriétaire…

Enfin !!
Un petit mur vieillot, une grille rouillée, et, contrastant, un parterre des mieux entretenus qu'ombragent de gracieux massifs. À un détour de l'allée, dans un cadre ravissant de verdure, d'arbustes et de plantes grimpantes se découvrent un pavillon sans style bien précis, joliment ensoleillé, à la façade ajourée de nombreuses fenêtres aux persiennes colorées.
Il doit y faire « gai ».
C'est l'impression qui s'en dégage.
Un chien - heureusement retenu à l'attache - aboie furieusement et dénonce ma présence.
Aussitôt, surgissent aux fenêtres, sur le perron, dans les allées, domestiques et jardiniers me regardant curieusement.
Évidemment, je suis un intrus dont le tort grave est de troubler une retraite d'où les importuns sont bannis. Voilà ce qui se lit nettement sur le visage de tous ces gens.
Néanmoins, je m'enhardis.

- M. Gauthier-Villars est-il visible ?
- Non, il est en voyage…

Nos lecteurs, verront par la suite, que j'eus plutôt à me louer de cette absence, car elle me permit de connaître des détails ne manquant ni de piquant ni d'intérêt et que je n'eus sans doute pas obtenus de la modestie de M. Gauthier-Villars.
Sur le moment, je l'avoue, je fus très désappointé de ce contre-temps, pourtant je repris courage, car on ajouta :

- Mais madame est ici ; je cours la prévenir… »



Domaine des Montboucons, par Besançon (Doubs), carte postale écrite par Willy à Ausagresse, Bibliothèque municipale de Besançon, Ms Z 707 f. 10

Aux Montboucons, loin des mondanités parisiennes, Colette renoue avec les plaisirs de la campagne qui lui rappellent son enfance à Saint-Sauveur-en-Puisaye. Les lettres qu'elle envoie à ses amis témoignent de son attachement à son lopin de terre franc-comtois. Elle confie au peintre José-Maria Sert : *« **Mon bateau à moi, ça a été une vieille maison de mon enfance où des souvenirs sont embusqués dans tous les coins et vous sautent à la figure quand on passe.** […] **Willy m'a donné une autre maison, en Franche-Comté. Elle est vieillotte, basse et humide, assise à côté de grands arbres qui ont l'habitude de donner beaucoup de fruits. Vous viendrez, j'espère, dans la maison, un été, pour voir comme la campagne me va bien.** »*. En mai 1904, elle écrit au poète Francis Jammes : *« **Pour le reste de ma vie, j'attends et je languis patiemment, jusqu'au jour ou Willy sera assez riche pour vivre ailleurs qu'à Paris, sur une petite montagne qui est à moi.** »*
Elle l'invite à l'y rejoindre, dans une lettre d'octobre 1904 : *« **La maison sur la montagne, je l'ai, c'est vraiment une maison pour vous, et vous pourriez y venir un été. C'est un air assez rude qu'on y respire, et il y a des matins d'octobre où sans quitter le lit chaud on voit si bien qu'il fait froid à la couleur du temps, qu'on ne peut pas s'empêcher de se lever pour aller avoir froid dehors.** »*

En 1950, lors d'entretiens radiophoniques avec le journaliste André Parinaud, la romancière se souvient encore, à 77 ans, de cet « endroit ravissant » qu'elle a habité dans sa jeunesse : *« **c'était une oasis - le mot n'est pas trop fort. C'était une vieille petite propriété, qui datait du Directoire. Quelques hectares, qui avait été longuement négligés, et qui n'en étaient que plus beaux.** […] **Une avidité bien modeste, qui se contentait de vivre pendant les mois que je faisais les plus longs possibles, dans une campagne extrêmement modeste, là-bas, aux Montboucons.** »*

UNE BERGÈRE WATTEAU

La Dépêche républicaine de Franche-Comté, 23 septembre 1903

« **La mère de Claudine**
Comme je regardais dans la direction suivie par la domestique à travers les méandres d'une allée sablonneuse, j'eus une délicieuse apparition de bergère Watteau.
De grandeur moyenne, mais gracieuse de silhouette, la taille nonchalamment prise dans une robe flottante aux couleurs vives, deux poches de poupées accrochées à un minuscule tablier, le visage mutin encadré de cheveux blonds, touffus, coupés courts, surmontés d'un rustique « panama », un râteau à la main, telle m'apparut Mme Willy, sous un charmant berceau de feuillage et de plantes.
Légère, vive, courant à moi : - Un reporter à Besançon ! C'est une trouvaille ! Mais vous êtes le bienvenu, entrez donc et causons à notre aise.
Et cela fut dit spontanément, avec je ne sais quel entrain qui plaît et attire. »

Emilio della Sudda, *Portrait de Colette*, pastel, vers 1897, Collection particulière

Ce portrait de Colette se trouvait dans la maison des Montboucons. Emilio della Sudda (1867- 1924) a également réalisé l'illustration de la couverture de la première édition de *Claudine à l'école* en 1900. C'est en septembre 1902 que Colette coupe sa longue chevelure et adopte les cheveux courts « à la Claudine ».



Dans une lettre à son amie Jeanne Muhlfeld de juillet 1902 écrite aux Montboucons, Colette esquisse son autoportrait en jardinière : *« J'ai un tablier à poches, une capeline en cretonne rose, des bottines crottées à petits clous, pas de poudre de riz, des gants en daim qui tiennent un gros sécateur, et un cœur de jeune fille. Vous n'imaginez pas la pure jouissance - et purgative - de manger des cerises noires que le soleil a cuites sur l'arbre. Il me pleut dessus, il me soleille dessus, je me lève à 6 heures et je me couche à 9. Je deviens couleur de valise de peau de porc. Mon livre de comptes est comme une plate-bande bien tenue. C'est ma débauche annuelle de vertu, débauche quasi clandestine, qui me ravale au niveau moral d'un terrassier ou d'une gardienne de bêtes.* […] *Moi, je n'ai pas d'histoire. Et puis il faut que j'aille seringuer deux pommiers qui ont le puceron rouge. L'heure est grave. »*

Elle lui confie en août 1902 : *« Moi je ne peux pas, aujourd'hui, vous chanter les matins en argent et les couchants d'abricot, - on ne parle pas la bouche pleine, et j'ai parié avec moi de manger quatre cents noisettes entre le déjeuner et le diner. Oh ! ce n'est pas un record, mais quand on doit les cueillir et les éplucher… »*

Colette écrit également à une amie nommée Gabrielle, depuis son appartement de la rue de Courcelles à Paris, vers 1902 : *« Ah ! je ne m'y remets pas facilement, à la vie de Paris. Les Monts-Bouccons m'ont achevée, et je languis après eux. L'hiver même ne m'y ferait pas peur, avec les grands feux, le vent dehors, le chuchotement de la neige contre les volets fermés[1]… »*



Colette dans un jardin, photographie, Collection Centre d'études Colette

1- Lettre de Colette à son amie Gabrielle, vers 1900-1902, Bibliothèque municipale de Besançon, Ms Z 707 f. 12

CÔTÉ JARDIN

« À six heures en été, à sept heures en automne, j'étais dehors, attentive aux roses chargées de pluie, ou à la feuille rouge des cerisiers tremblants dans le rouge matin de novembre. »

Colette, *Mes Apprentissages*, 1936

Colette mène aux Montboucons une vie au grand air, réglée par le rythme de la nature et des saisons. Dans *Dialogues de bêtes,* recueil écrit à Besançon, la description par Toby-Chien des loisirs de sa maîtresse font écho aux occupations de l'écrivaine dans le jardin de sa maison de campagne bisontine :

« ***Elle est là-bas au fond de la combe, avec un grand panier. La rosée tombe et mouille ses pieds, et le soleil s'en va. Mais tu sais comme Elle est : Elle s'assied dans le mouillé, regarde en avant d'Elle comme si Elle dormait ; ou bien se couche à plat ventre, siffle, et suit une fourmi dans l'herbe ; ou arrache une poignée de serpolet et la respire ; ou appelle les mésanges et les geais, qui ne viennent jamais, d'ailleurs. Elle porte un arrosoir lourd, qu'Elle verse, en mille fils d'argent glacé qui me donnent le frisson, sur les roses ou dans le creux de ces petites auges de pierre au fond du bois. Tout de suite je m'y penche, pour voir la tête du bull bringé venir à ma rencontre, et pour y boire l'image des feuilles, mais Elle me tire en arrière par mon collier : « Toby, c'est l'eau des oiseaux ! » Elle ouvre son couteau et vide des noisettes, cinquante noisettes, cent noisettes, - et oublie l'heure. Cela n'en finit pas.*** […] ***Quelquefois, accroupie, acharnée, Elle gratte la terre, peine, sue, et je m'anime tout autour, dans la joie d'une besogne utile qui m'est si familière.*** »

Colette, « Le Dîner en retard », *Dialogues de bêtes*, 1904

Bien après la vente des Montboucons, leur souvenir demeure vivace pour Colette, qui ne cessera d'évoquer dans son œuvre le jardin de son domaine bisontin.

« ***J'habitais, en Franche-Comté, une petite propriété qui avait pris, à vieillir, tous les charmes. Un fronton Directoire, diadème du logis principal, ne cachait pas qu'il datait de la Restauration. Un sol ancien, quand on le grattait, livrait parfois des morceaux, sculptés, étrangement rosâtre et veiné. Tout cela est loin… Peut-être quelques arbres fruitiers, âgés et languissants, vivent-ils encore sur cette colline pierreuse, chaude, creusée d'une combe ou le brouillard, au coucher du soleil, coulait comme un lait bleu. Peut-être les rocs éclatés et le bosquet d'ormes abritent-ils encore les longues couleuvres de six pieds et la puissante fourmilière conique, que chaque renouveau voyait grandir…*** »

Colette, « Rapaces », *Prisons et Paradis,* 1932



FLORE ET POMONE

En 1943, Colette consacre un texte aux jardins qu'elle a connus et aimés, dans lequel elle évoque longuement celui des Montboucons.

« Charmante fin du XIX^e siècle, quelle grâce tu mis à savourer, gaspiller, comparer… J'ai retrouvé ta trace, ton goût châtelain de la campagne, ta vivacité à sortir de l'anonymat, ta signature enfin, tout au travers d'un domaine modeste, qui fut mien cinq ou six années après avoir appartenu longtemps à un vieux monsieur. Les dix hectares, négligés depuis sa mort, témoignaient encore d'une coquetterie de propriétaire, d'un savoir-planter bien propre à me plaire. Si je me laisse aller à les évoquer, je vais tomber dans le gémissement et mener le deuil de douze cent arbres fruitiers, âgés déjà quand je les eus, variés par un choix capricieux non moins que par la judicieuse connaissance. Dressez-vous, ombres de mes poiriers ! […]

Au fin bout des branches dénudées, le vent rude de la Franche-Comté berçait mes poires grises à queues minces. Sous les messire-Jean de plein vent, peu feuillus et écailleux, murissaient dès juillet d'autres poires précoces, tournant vite au farineux si l'on ne les récoltait à temps, et que les guêpes vidaient astucieusement. Elles les perçaient d'un seul petit trou, puis besognaient à l'intérieur et la poire gardait sa forme. Combien de fois ai-je écrasé dans ma main la jaune montgolfière gonflée de guêpes ? La cuisse-madame, je vois encore sa forme aussi suave que son nom, et je n'oublie pas les pommes choisies parmi les espèces que Mme Millet-Robinet nomme « dociles au cordon »… Avec le doux-d'argent, la belle-fleur, j'étais munie de pommes pour toutes les saisons, comme de prunes, quoique les arbres de reines-claudes, le « monsieur jaune» et les « damas violet. » fussent affaiblis et pleurassent la gomme. Filles innombrables de la Comté, une joue criblée de son, l'autre verte comme l'ambre, les mirabelles amies du Doubs pleuvaient sur les oreilles des chattes, et le chien gobait les meilleures.

Il y avait de si rouges, de si royales récoltes de cerises en juillet, qu'elles séchaient sur l'herbe, ridées et comestibles. « Les merles n'en veulent même pas ! assurait mon voisin. Nous en faisons un petit kirch de ménage… » C'était dit sur le ton d'autrefois, un ton de béatitude en peu dédaigneuse qui raillait l'abondance et la facilité. Que de richesses en nos mains si aisément emplies… Que de biens gratuits, constants à nous dédommagé de l'année pauvre… Les alisiers et les cormiers dans les bois, les courgelliers penchés sur le mur des basses-cours pour que les poules picorassent les courgettes - ou cornouilles - qui tachent la terre d'écarlate ; les cognassiers ravalés au rôle de haies vives, côte à côte avec la prune à cochons, la pomme de croc, la groseille sauvage épineuse, les mûres, la petite pêche cotonneuse - tous fruits et baies sans possesseurs, tombés de la main de Dieu dans celle du passant… Ramassés, ils s'en allaient pêle-mêle dans le tonneau ou l'eau-de-vie de marc élaborait sa force sournoise et sa saveur noyautée.

Je ne prétendis pas, sur les dix hectares commis à ma garde, régénérer les arbres fruitiers en leur ôtant la tête et en les greffant audacieusement, bien que l'art de greffer grise de son mystère l'amateur de jardins. […]

Si je donne plus de souvenir aux caïeux, aux bulbes, aux griffes et aux marcottes de la Comté, c'est que je fus témoin de leurs efforts et de leur bonne volonté, car j'affrontai, sur ce coteau comtois, aussi bien Pâques venteuses que novembre au tranchant de glace. Parlez-moi, pour vous attacher à une région, non pas tant de la belle saison que de la mauvaise ! Un dicton paysan dit : « Il n'y a pas de guérison

pour un mal que les quatre saisons n'y aient passé. » Peut-être m'a-t-il manqué, pour me nouer solidement au beau Midi français, ses troubles demi-saisons, l'automne, ses fouets de pluie qui ravinent les coteaux et emmènent en bas la terre arable, son printemps précoce qui soudain change d'humeur, gèle les maisons aux murs minces, rabat les fumées, charrie dans ses bourrasques des pétales d'amandiers, des grêlons et des boules de mimosas.

Un dur climat sans surprises veilla sur mon lopin comtois. Acquise à son bon accueil comme à sa sévérité, je ne défigurai pas les poiriers-quenouilles, je n'élaguai que tout juste les essences centenaires - il y avait d'étonnants acacias creux comme des cheminées, d'où pleuvait par temps sec une monture de bois consumé, pareille au marc de café -, les mélodieux mélèzes, les noirs sapins, les tilleuls argentés que l'été environnait de parfum et d'abeilles. L'araucaria continua à gesticuler de tous ses bras de singe. Pourquoi eussé-je lésé, moi passante, un décor un peu trop accidenté, trop taquiné, mais bien établi dans son dessin de voies, bosquets, arches de rocs et points de vue ? Un homme qui tourmente ingénieusement, patiemment sa parcelle, en même temps qu'il y applique un esprit de producteur large et laborieux, lui constitue ce que nous appelons plus tard un style. Le style, c'est presque toujours le mauvais goût de nos devanciers, à dater du jour où il nous devient agréable. D'ailleurs, à moins de l'anéantir, le style d'un paysage restreint ne se laisse pas bousculer comme un simple ameublement de villa. Que dis-je ? C'est l'enclos, c'est le paysage aménagé par le vieux monsieur né avant 1830 qui prit le pas dans la maison et j'y pénétrai, si j'ose écrire sur ses talons. Il apportait une table ovale à allonges en poirier noir, sur laquelle je mangeai, j'écrivis, autour de laquelle vinrent se grouper des meubles qui n'étaient ni anciens ni rares ; mais je fus contente d'eux. Je n'ai rien trouvé de plus à en dire, sinon que l'exceptionnel - la trouvaille, comme on dit - fait souvent gros bruit et remue-ménage dans un paisible intérieur qu'elle effare. Non, je ne décrirai pas plus avant ce qui fut tranquille, un peu terne, un peu lourd, bon pour le coin de la cheminée en hiver, et l'été au bord d'un joli perron ventru.
Comprenez seulement que menée les yeux bandés dans la maison, une personne de ma sorte eut du prédire qu'autour de la demeure s'arrondissait un jardin tel que la première place - à tout seigneur tout honneur - y revint à l'arbre à perruque, ce miracle bourgeois, toile d'araignée pour la rosée nocturne, piège à joyaux de pluie et d'arc-en-ciel, l'arbre pomponné de nuages vaguement roses, le rhus cotinus enfin, vous savez bien ? Non, vous ne savez plus. »

Colette, « Flore et Pomone », *Gigi*, 1944

CÔTÉ SALON

La Dépêche républicaine de Franche-Comté, 23 septembre 1903

« Nous pénétrons ainsi dans le salon sur lequel s'ouvre le perron du rez-de-chaussée. Quelques chaises acajou modern-style, un piano, une ou deux tables, une bibliothèque, quelques fauteuils et bibelots, composent tout l'ameublement. Aux tentures « réséda » sont suspendus des toiles, presque toutes signées de nos compatriotes : voici, dans une note très claire, le pavillon où nous causons, cette étude est de Trémollières ; du même artiste, un très puissant pastel : *Marécages de la Beauce*.

Plus loin, un délicieux paysage comtois d'Isembart ; puis encadrant le tout, des pochades, croquis, photographies, etc.
Ceci est disposé sans apprêt, sans recherche, à l'abandon, au hasard du geste, et laisse pourtant l'impression d'un intérieur harmonieux, gai, vivant.
Ce milieu forme d'ailleurs le cadre le mieux approprié du caractère si joliment imprévu de Mme Gauthier-Villars, et c'est plaisir de l'y contempler. »



Contrairement à son jardin, Colette a très peu décrit l'aménagement intérieur de sa maison des Montboucons. Sous sa plume, dans ses œuvres de fiction, la demeure bisontine se devine : elle est « la Maison » des *Dialogues de bêtes*, chaleureuse et rassurante pour Toby-Chien et Kiki-la-Doucette, et « la Maison sèche » dans *L'Ingénue libertine*, que Minne ***« aime pour ses vastes dimensions, pour son salon à tout faire qu'un perron de cinq marches sépare seul du jardin, pour ses parquets de bois blanc tiède aux pieds nus, pour les dix hectares, parc et verger, qui l'entourent »***. Elle devient la maison d'Annie, l'amie de Claudine, sous le nom de « Casamène » dans *Claudine s'en va* et *La Retraite sentimentale* :

« Casamène est perché sur l'épaule ronde d'une petite montagne crépue de chênes bas, qu'octobre n'a pas encore mordus de sa flamme. Alentour, ce pays, que j'aime déjà, réunit l'âpreté d'un midi de Mistral, les pins bleus de l'Est, et du haut de la terrasse de gravier, on voit luire, très loin, une froide rivière, argentée et rapide, couleur d'ablette. [...]

La maison d'Annie est une basse vieille maison à un étage, chaude l'hiver et fraîche l'été, un logis sans atours, non sans grâce. Le petit fronton de marbre sculpté – trouvaille d'un grand père nourri de bonnes lettres – s'écaille et moisit, tout jaune, et sous les cinq marches descellées du perron, un crapaud chante le soir, d'un gosier amoureux et plein de perles. [...]

Le chocolat matinal fume entre nous deux, et le poêle ronfle. Malgré les chaises anglaises au dossier inhospitalier, malgré les dressoirs Maple et le nickel Kirby, la longue salle à manger est restée provinciale, Dieu merci, un peu sombre et sérieuse : une seule fenêtre et beaucoup de placards pour les liqueurs, l'épicerie et les confitures... »

Colette, *La Retraite sentimentale*, 1907

Vallée du Doubs à Casamène et l'Ile Malpas, 1904-1913, carte postale, Bibliothèque municipale de Besançon, CP-B-P4-0125



Casamène est le nom d'un quartier de Besançon au bord du Doubs.
En 1932, à une journaliste qui lui demande : « Vous n'avez pas nommé Besançon, mais le mot de « Casamène » est souvent sous votre plume… », Colette répond : « Oui, car c'est un nom imaginaire… »


ALGERIE
ARRIVAL
BRUXELLES
BELGIQUE
ARRIVAL
ITALY
NEW YORK
ROME

POIL ET PLUME

Les souvenirs de Colette de ses années à Besançon sont ponctués d'anecdotes sur les animaux, qu'elle aime et admire, et qui lui tiennent compagnie :

« Les rats d'argent s'attardaient à même la treille, la couleuvre géante, prise dans le treillage du poulailler, ne put échapper aux poules féroces… Le chat était durement gouverné par les hirondelles, qui lui défendaient à coups de becs, à grand sifflements guerriers, l'accès de la grange dont chaque poutre soutenait une rangée de nids. J'avais un bouledogue, Toby-Chien, qui vivait et mourait d'émotions, un long, opulent, subtil chat angora, Kiki-la-Doucette…

Une chatte pégotte – les chats pégots, en Franche-Comté, sont ceux qui suivent caninement - s'était vouée à moi. Inestimable compagnie des bêtes familières… Je leur parlais peu, puisqu'elles ne me quittaient pas. »

Colette, *Mes Apprentissages*, 1936

En 1914, Colette donne une conférence au café Excelsior de Tournai sur « Les Bêtes et nous ». Elle y rapporte une curieuse attaque dans son jardin des Montboucons :

« Écoutez ce que j'ai vu, à la campagne, quand j'habitais une petite propriété près de Besançon. Un matin vers 7h, comme j'ouvrais mes persiennes, j'entends des cris d'hirondelles si aigus, si précipités que je pressens un drame, je me penche et je vois sous ma fenêtre, le chat de la ferme traqué, poursuivi, je pourrais presque dire terrassé par une douzaine d'hirondelles, qui fondaient sur lui, le lardaient de piqûres de bec, l'étourdissaient de cris et de menaces au point que le chat affolé se roulait par terre et qu'il eut beaucoup de mal à se réfugier sous un buisson bas. J'étais confondue d'étonnement, d'admiration et j'appelai la fermière qui passait portant ses seaux de lait : « Mais Augustine, vous avez vu, vous avez vu le chat poursuivi par les hirondelles ? » Et comme un paysan ou une paysanne ne s'étonne jamais de rien, Augustine m'explique : « C'est à cause des nids qui sont sous la remise, les hirondelles ne veulent pas que le chat y touche. A sont movaises avec lui, a sont movaises ! »

Nathalie Talec, *Le visage humain fut toujours mon grand paysage*, résine, 2023

Cette sculpture en résine de quatre mètres de haut, placée sur le parvis de la gare Viotte à Besançon, est un hommage à Colette voyageuse et amie des bêtes.



Jacques Gauthier-Villars, Colette et Willy à cheval à Besançon, photographie, Collection Frédéric Maget

Grâce au succès des *Claudine*, Willy a acheté deux chevaux de course, qu'il monte avec Colette au bois de Boulogne à Paris. Colette possède également un cheval à Besançon :

« Un cheval prit place parmi nous, un demi-sang âgé, le pied fin, que j'achetai roué de coups, déchiré de vingt plaies, que je soignai de mon mieux, et que je montai. Nous formions un groupe étrange, lui bardé de pansements, de bouts de chiffons gras en tampons entre la sangle et la peau, de vieux linges doux autour de ses boulets, moi à califourchon, dans une culotte de bicyclette genre zouave, à carreaux. Au manège militaire de Saint-Claude, je requis par prudence, pendant une huitaine, les conseils excellents de l'écuyer Calame, et je tournai et voltai, à la queue du dernier cheval, derrière quatre candidats à l'école de Saint-Maixent.

« Chassaî vos faîsses en avant ! me criait Calame en pur comtois. Chassaî vos faîsses ! Ma fouâ, vous me faites plus d'honneur que tous ces pétrâs ! »

J'achetai aussi, la dernière année, pour deux ou trois cents francs, un charmant débris, un vieux duc et son harnais, à la bouclerie d'argent. Le duc est un véhicule qui tient le milieu entre le char des fées et la voiture d'enfant. Point de siège de cocher, et sa coquille à deux places se traîne au ras de la route. Sans arrêter ni inquiéter l'attelage, vous mettez pied à terre, vous cueillez l'églantine, le champignon, la scabieuse, la senelle et la fraise sauvage, vous remontez… Le cheval muse, broute, rêve en même temps que vous. La place vide à côté de moi, je la chargeais de fleurs, de pommes, de châtaignes. Un jour, je rapportai mon plus beau butin, des bouteilles : Volnay, Chambertin, Corton, et un Frontignan quadragénaire, tout feu, tout flamme. Des bouteilles d'âge, acquises pour quelques francs, dans une guinguette de campagne qui changeait de maître… »

Colette, *Mes Apprentissages,* 1936

À CHEVAL

« J'ai gardé un radieux souvenir de mes vacances passées aux Monts-Bouccons en compagnie d'un cousin de mon âge, Albert Morin, invité permanent toujours bienvenu. Ce petit Parisien aimait la vie à la campagne autant que moi. Tous deux nous raffolions de nos séjours aux Monts-Bouccons où nous pouvions nous ébattre avec la fougue naturelle des garçons à l'âge ingrat, sans crainte de réprimandes, car Willy et Colette, couple dynamique, détestaient les « poules mouillées ». […] Willy et Colette n'exigeaient de nous que l'exactitude aux repas, avec des mains nettes et un timbre de voix assourdi. Notre présence ne les gênait guère ; ils connaissaient l'art de s'isoler, même dans une foule, et s'ils avaient quelque confidence à se faire devant nous, ils usaient d'un langage hermétique, un code, en quelque sorte, dont nous ignorions la clef. Nous ne la cherchions même pas, car les secrets des adultes n'intéressent pas les gosses ; toutefois, comme ils échangeaient des propos sibyllins, en souriant d'un air heureux, nous présumions qu'ils se disaient des choses tendres. Qui sait ? Peut-être avions-nous bien deviné ? En tout cas, nous n'avons jamais entendu l'écho d'une dispute. Dès notre premier séjour aux Monts-Bouccons, mon cousin et moi prîmes, grâce à Colette, des leçons d'équitation de qualité dans un manège des environs de Besançon.

L'écuyer, ancien sous-officier du Cadre Noir de Saumur, se nommait Calame. Instructeur remarquable, il se montrait, à juste titre, sans indulgence pour les deux gamins que nous étions, mais il était plein de prévenances pour l'élève Colette, que sa culotte cycliste avantageait, car elle montait à califourchon comme nous. Malgré son manque de psychologie évident en faisant des ronds de jambe auprès de Colette, l'écuyer Calame ne se permit jamais le moindre « lapsus Calame-iteux »… si j'ose dire.

Colette n'était pas une fine cravache, mais elle était souple et n'avait pas peur. Willy, qui montait à cheval depuis l'enfance, ne nous ménageait pas ses critiques lorsqu'il assistait à nos reprises de manège. Colette a parlé, dans plusieurs de ses livres, de ce manège bisontin où « quatre candidats à Saint-Maixent » galopaient derrière elle, traités en pur comtois de « gros pétrâs » par l'écuyer Calame. L'épithète est exact, mais les « quatre gros pétrâs » n'étaient que deux : mon cousin et moi ; lui seul prépara Saint-Maixent. »

Jacques Gauthier-Villars, « Willy et Colette. Un couple parisien de la Belle Époque ou Willy vu par son fils », 1959

La Dépêche républicaine de Franche-Comté, 23 septembre 1903

« Bisontins !

Mme Willy me pousse un fauteuil, s'installe près de moi, et très malignement :

- Eh ! Monsieur le journaliste, faites votre métier. Interrogez-moi, je répondrai de mon mieux…

- Pourquoi nous sommes ici, à Besançon. Voici :

Willy a un grade dans l'armée, lieutenant je crois, sans que je puisse vous l'assurer, enfin il a des galons dorés sur la manche. Je ne saurais vous dire à quel régiment il appartient, car je m'inquiète peu des petits numéros placés au col ou au képi.

Tout ce que je sais, c'est qu'il est artilleur, avec un grand sabre, et qu'il a fait à Besançon ses vingt-huit et ses treize jours. Le pays lui plut beaucoup ; il s'y fit des amis et ce sont eux qui, en 1900, lui firent acquérir l'ancienne propriété du notaire Thaler, où nous venons deux ou trois mois par an. - Je m'y livre aux travaux champêtres les plus variés. Quand vous êtes venu, je râtissais.

Nous nous y trouvons si bien que nous avons agrandi notre « domaine » par l'achat d'une ferme qui y était attenante et nous ne désespérons pas d'y venir six mois consécutivement en attendant une retraite complète dans « nos terres ».

- M. Gauthier-Villars reviendra ainsi dans le pays de sa famille, car, si je ne me trompe, il est d'origine comtoise.

- C'est vrai ; son père, aujourd'hui décédé, était de Lons-le-Saunier ; sa famille, et son frère qui dirige toujours la maison d'édition paternelle, sont en ce moment même à Lons-le Saunier, dans leur « Chalet des Sapins » où Willy les a rejoints pour quelques jours.

« Willy. » - C'est ainsi que Mme Gauthier-Villars désigne affectueusement son mari, et pendant les deux heures que nous avons parlé de lui, jamais elle n'a employé d'autres expressions. […]

Les « Claudine »

Enfin, sous le pseudonyme de « Willy », la série des « Claudine » dont un volume a paru chaque année depuis 1899 : *Claudine à l'école ; Claudine à Paris ; Claudine en ménage ; Claudine s'en va.*

- Cette série était sans doute complètement prévue, établie dans l'esprit de M. Willy, à la création même de l'héroïne ?

- Nullement ; ces ouvrages ont été enfantés successivement sans que nous ayons eu l'idée d'une suite en les écrivant.

- Y auriez-vous donc également collaboré ?

- Mais oui, je l'avoue : je m'en suis longtemps défendue, car j'aurais préféré que Willy en fût reconnu le seul père. Mais il crie si obstinément à tous les échos ma participation que je dois m'incliner.

- Et c'est sans doute à votre influence que l'on doit attribuer la conception du caractère d'un si troublant féminisme de cette Claudine !

- Cela ne vous regarde pas, et je n'y répondrai pas…

Ceci fut dit d'un ton boudeur et sans réplique. Je jugeai inutile d'insister.

- Pourquoi signer « Willy ».

- Parce que nous désirions trouver un pseudonyme très court, dont la physionomie attire l'œil. Nous aurions même préféré un monosyllabique afin que la prononciation fut plus rapide. »

UN LIEU À SOI

La collaboration littéraire de Colette avec Willy débute en 1895 par des articles de critiques musicales signés « Colette Gauthier-Villars ». Elle écrit ensuite les *Claudine* à la demande de son mari, qui sont signés « Willy » à leur publication. Dans le tranquille refuge des Montboucons, que Willy achète pour faire plaisir à sa femme mais également pour qu'elle écrive au calme les textes qu'il lui commande, Colette s'émancipe progressivement de la tutelle littéraire de son mari. Ses absences facilitent l'autonomie de Colette :

« Il arrivait fourbu, repartait accablé, maudissant l'excès de ses « travaux » et l'obligation, en plein été, d'être « cloué » à Paris. […] ***Avec lui s'éloignaient mes tourments les plus réels ; pourtant ces départs brusques blessaient encore en moi la vieille et normale chimère de vivre en couple, à la campagne… Mais derrière lui je me sentais redevenir meilleure, c'est-à-dire capable de vivre sur moi-même, et ponctuelle comme si j'eusse déjà su que la règle guérit de tout.*** […] ***Je m'éveillais vaguement à un devoir envers moi-même, celui d'écrire autre chose que les Claudine. Et, goutte à goutte, j'exsudais les Dialogues de bêtes, où je me donnai le plaisir, non point vif, mais honorable, de ne pas parler de l'amour. »***

Colette, *Mes Apprentissages*, 1936

Les *Dialogues de bêtes*, publiés en 1904, sont signé pour la première fois de son nom de plume « Colette Willy », qu'elle conservera jusqu'en 1923. Trois ans plus tard, Colette sort de l'ombre de Willy en publiant seule *La Retraite sentimentale*, épilogue de la série des *Claudine.* Par l'intermédiaire de son héroïne, retirée dans l'asile tranquille de Casamène, l'écrivaine transpose dans ce roman paysagiste les jours heureux qu'elle a vécus aux Montboucons. Les années d'apprentissage auprès de Willy s'achèvent, et Colette affirme dans cette œuvre sa propre voix.

En 1909, Colette apprend que Willy a vendu les droits des *Claudine*, pour une modique somme et sans la consulter. Colette réussit à imposer son nom à côté de celui de Willy sur les nouvelles éditions des *Claudine*, mais elle gardera une rancœur tenace contre son premier mari. Cette amertume transparaît dans *Mes Apprentissages*, récit à charge de ses années de mariage avec Willy.

« Revenons aux Monts-Bouccons en 1905, l'année du dernier séjour de Colette dans cette propriété perdue tant regrettée, et qu'aujourd'hui les gens du pays surnomment « la maison de Colette. » Ce fut précisément dans cette maison domaniale au fronton Directoire que j'ai vu Willy écrire les premiers chapitres de *Jeux de Prince* […]. Colette a beaucoup ri, en écoutant Willy lui lire les premières pages de ce roman libertin, dans le petit salon du rez-de-chaussée des Monts-Bouccons « demeuré si province malgré l'ameublement anglais de Waring et Gillow », disait-elle… Dans ce même salon, j'ai vu Colette, alors Colette Willy, ciseler ses frais *Dialogues de bêtes* entre Toby-Chien et le chat angora Kiki-la-Doucette, tout en surveillant la sieste de ses deux héros fraternellement allongés côte à côté sur le perron ensoleillé. »

Jacques Gauthier-Villars, « Willy et Colette. Un couple parisien de la Belle Époque ou Willy vu par son fils », 1959

UN PAYSAGE FRANC-COMTOIS

En 1907, Colette accepte de participer à l'écriture à plusieurs mains d'un roman de « la fabrique Willy », *Un petit vieux bien propre* :

« Lorsque sonna pour moi l'heure de renâcler – bon mot qui rend bien le sursaut animal, le refus total et buté, je reçu de M. Willy, dans la petite retraite ou j'avais emporté la chatte, le bouledogue et des livres naufragés, un billet qui, venant après un grand tintamarre de menaces, cliquetis d'armes, tonnerres et éclairs, m'étonna fort. Sur le ton précis auquel m'avaient habituée de longs rapports, mon mari me demandait pour son prochain roman vingt pages de paysages « telles que vous savez les écrire », et me promettait…mille francs. Mille francs d'avant guerre, mille francs d'après séparation, mille francs pour vingt pages, quand, pour quatre volumes de Claudine… Je crus rêver. Le rêve prit forme de manuscrit dactylographié dès le lendemain… Mais… le roman se déroulait dans la Principauté de Monaco que je connaissais à peine, que je n'aimais pas, et je restituai le tout pour cause d'incompétence. « Si roman avait pour cadre Franche-Comté », télégraphia M. Willy, « accepteriez-vous ? Si oui, lieu d'action émigre régions Est. »

Par la même voie télégraphique, j'acceptai. On verra plus loin pourquoi je préférais évoquer des paysages francs-comtois. […]

Quand je restituai, grevé de quelques pages, le roman bisontin-ex-monégasque, M. Willy vérifia les textes nouveaux, lança le tout à X. […] ***Après les corrections, ses mains, habituées, rhabillèrent l'objet. En nouant le bolduc rose, il risqua, vers le dos penché et soucieux de son maitre, une question timide :***

- On voit donc la mer, de Besançon ? […]

Écoutez, patron, tout de même ! Je ne l'ai pas inventé, moi, que de Besançon… C'est au commencement de votre prochain roman : « Accoudé au balcon de sa coquette maison bisontine, M. Tardot se divertissait à cracher dans la Grande Bleue. » Preuve que je ne mens pas ! »

Colette, *Mes Apprentissages*, 1936

Willy corrige le texte, et le Doubs remplace la mer :

« Un ciel de mai, balayé de nuages, bleuissait d'ombres mouvantes ce paysage franc-comtois dont M. Tardot connaissait tous les reliefs, toutes les combes rapiécées de vert velouté et de jaune lépreux. Au-dessous de lui s'étageaient trois terrasses fleuries taillées sur la pente raide et le « parc » s'achevait, plus bas, en bosquets peignés, puis en prairie, enfin en potagers dont les plates-bandes quadrangulaires et nettes évoquaient, à distance, un Versailles minuscule ; haies naines de persil et de thym, quinconces de salades jeunes, autour d'un vivier limpide et frissonnant. Besançon gisait là, en bas, tout en bas, invisible, derrière l'épaule d'une colline. L'église de Saint-Ferjeux, blanche comme un œuf, trouait la verdure de son dôme paradoxalement byzantin, et vers l'ouest libre, poudroyant de lumière, le Doubs luisait, vif et froid comme un poisson. M. Tardot regardait, sans le voir, ce pays plus sévère que la trop aimable Suisse toute proche, nu et brulé par places comme une torride Espagne. […]

Jamais il ne levait la tête vers la citadelle, romantique et inaccessible, qui surplombe la route sinueuse, jamais il ne suivait, dans le Doubs calme et prisonnier de ses rives ondulées, le reflet tremblant des petites montagnes crépues de chênes bas. »

Willy / Colette, *Un petit vieux bien propre*, 1907



La solitude de Colette aux Montboucons est relative. Elle est entourée de domestiques et de jardiniers, Willy est présent par intermittence, ainsi que son fils Jacques et son cousin. Colette accueille ponctuellement des amis dans sa propriété. Ses parents, Jules et Sidonie Colette, lui rendent visite en 1901. Le domaine inspire à Jules Colette un poème qu'il dédie à sa fille.

Les Monts-Bouccons, à ma fille Gabrielle

Au pays Franc-Comtois il est une demeure
Que je voudrais nommer l'estivale maison.
J'y voudrais savourer ma paix intérieure ;
Ce serait, de ma vie, une part : la meilleure !
Et mes derniers beaux jours de l'arrière-saison.

J'y voudrais, près de toi, dans des flots de verdure,
Faire, à mon cœur lassé, prendre un bain de printemps ;
Et j'entendrais, des bois lointains, le sourd murmure
Faire la basse à tous les chants de la nature,
Cris amoureux d'oiseaux ou cris joyeux d'enfants…

Et si, dans le jardin, plein de fleurs embaumées,
J'avais un petit coin où l'ombre d'un sapin
Me permit de rêver aux lointaines années,
Je nommerais l'enclos, fils des pages aimées,
Au lieu de Monts-Bouccons, du nom de Mon Bouquin.

La Dépêche républicaine de Franche-Comté, 23 septembre 1903

- Et vous préparez d'autres ouvrages ?
- Certainement. Nous terminons ici une étude de jeune fille d'un genre très différent de ce que nous avons publié. *Minne* en sera le titre. Nous préparons également une pièce de théâtre sur laquelle je ne puis vous donner de plus amples détails.
- Toutes ces œuvres ont probablement valu des distinctions à M. Gauthier-Villars ?
- Sans doute, bien qu'il ne les montre jamais. Je me rappelle pourtant qu'il m'avait fait la « blague » d'arborer une brochette de décorations assez fournie, le jour de notre mariage, il y a neuf ans…

À cette révélation, je ne puis m'empêcher d'examiner mon interlocutrice, car en toute sincérité, vingt-deux ou vingt-trois ans me semblaient le maximum de l'âge qu'on pût lui donner. […]

Brusquement, coupant carrément l'entretien.

- Maintenant, je vous préviens que je crois vous avoir dit à peu près tout ce que je savais. Et puis, je suis très fatiguée, depuis une heure que nous bavardons – ou plutôt que je bavarde. - Avouez que c'est moi qui ai fourni le gros travail dans l'article que vous préparez pour les lecteurs de la *Dépêche.* J'ai bien gagné un peu de « Porto ». Et vous aussi. Pas ?

J'ai accepté de grand cœur et « Claudine » avec un « P'tit Jeune homme » a bu aux longs succès de Willy.

Et gravement, Toby, le bull-dogue favori prend place auprès de nous. Si le museau est rébarbatif, le cœur est d'or ; aussi Colette, qui le traîne dans ses courses en ville, appréhende-t-elle toujours de le voir écraser par les tramways bisontins qu'elle trouve très dangereux pour les chiens.

Prenant congé, je gagnais la grille, lorsque me retournant :

- J'ai oublié de vous demander si vous aviez des enfants ?
- Aucun ! Et en me lançant cette réponse elle écarta les bras, en un geste de crucifiée… »



***Besançon. La Grande Rue*, carte postale, 1900-1910, Bibliothèque municipale de Besançon, CP-B-P89-0087**

« UN PHARMACIEN DE TOUT PREMIER ORDRE »

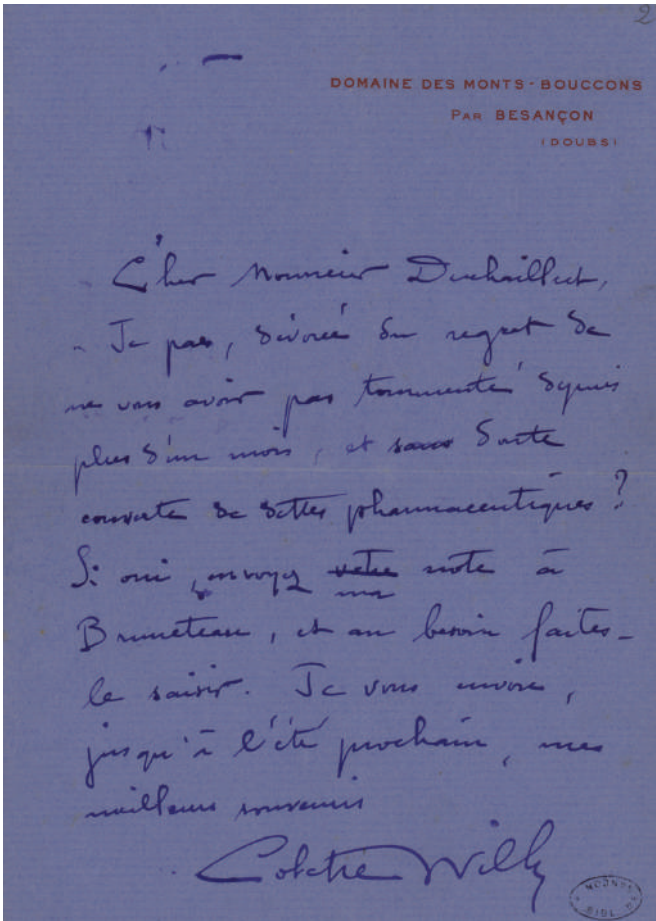
Rare est la documentation sur les activités de Colette dans le centre-ville de Besançon et sur ses liens avec les Bisontins pendant ses séjours aux Montboucons. La bibliothèque municipale de Besançon conserve néanmoins trois lettres à en-tête du « Domaine des Monts-Bouccons », une carte et deux enveloppes écrites par Colette, adressées à Monsieur Duchaillut, « homme généreux et honneur de la pharmacie française ! », sis au 20 rue des Granges à Besançon[1].

Elle semble entretenir avec ce pharmacien des rapports cordiaux et lui commande des médicaments, herbes médicinales et « capsules molles d'huile de ricin, pour décongestionner le foie de Willy ».

Lettre de Colette au pharmacien Duchaillut, manuscrit, Bibliothèque municipale de Besançon, Ms Z 707 f. 4

« DOMAINE DES MONTS-BOUCCONS PAR BESANÇON (DOUBS)

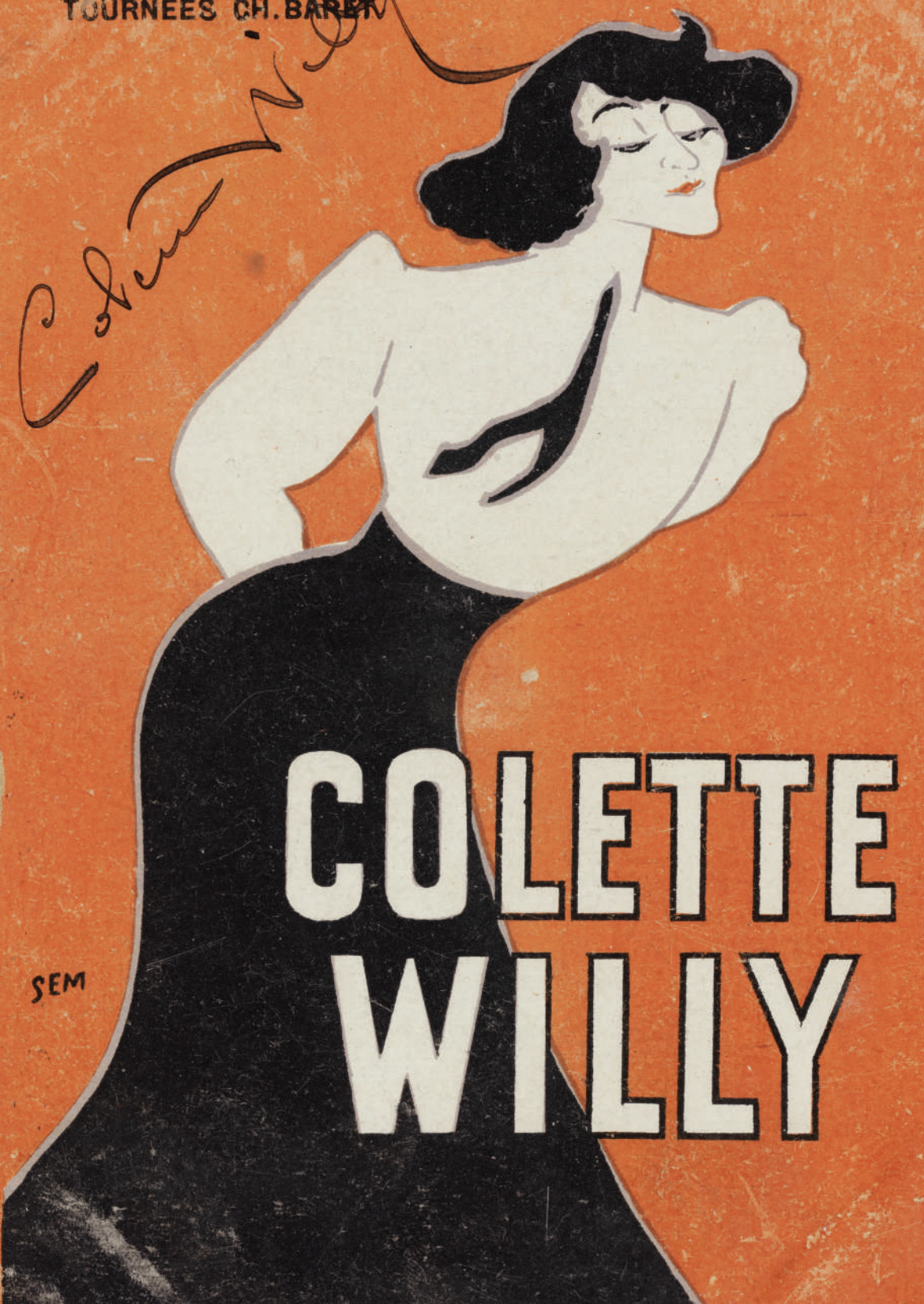
Cher Monsieur Duchaillut,
Je pars, dévorée de regret de ne vous avoir pas tourmenté depuis plus d'un mois, et sans doute couverte de dettes pharmaceutiques ? Si oui, envoyez votre ma note à Bruneteau, et au besoin faites-le saisir. Je vous assure, jusqu'à l'été prochain, mes meilleurs souvenirs.
Colette Willy »


DOMAINE DES MONTS-BOUCCONS
PAR BESANÇON
(DOUBS)

Cher Monsieur Duchaillut,
Je pars, dévorée de regret de ne vous avoir pas tourmenté depuis plus d'un mois, et sans doute couverte de dettes pharmaceutiques ? Si oui, envoyez votre ma note à Bruneteau, et au besoin faites-le saisir. Je vous assure, jusqu'à l'été prochain, mes meilleurs souvenirs
Colette Willy

1- Bibliothèque municipale de Besançon, Ms Z 707 f. 2 à 8

TOURNÉES CH. BARET



COLETTE WILLY

« UNE FEMME DE LETTRES QUI A MAL TOURNÉ »

Après treize années de vie commune, lassée des multiples infidélités de Willy, Colette quitte le domicile conjugal en 1906. Sans ressources, Colette débute une carrière d'actrice de music-hall à 33 ans pour gagner sa vie, sous le nom de scène de « Colette Willy ». Elle a musclé et assoupli son corps sur des agrès de gymnastique installés dans son appartement parisien et dans le parc des Montboucons, ainsi qu'elle l'écrit à son amie l'actrice Marguerite Moreno en octobre 1903 :

« Il y a ici beaucoup de vent, des nuages plissés en éventail, trois chiens dont un terrible, et dans un rond d'arbres cachée, toute une machinerie de trapèze, de barres, de perches et d'échelles. Je fais sur tout cela les voltiges timides d'une dame qui craint de se casser quelque chose et d'être battue par son mari. Pourtant les barres parallèles marchent et je m'admire particulièrement dans un renversement au trapèze. Toby-chien (tu sais qui n'est Pas Pur !!!) a appris en deux leçons à grimper aux échelles. Je réserve pour les grandes purées ce numéro à succès… Je suis bien triste de rester ici en pensant que je devrai m'en aller. Il y a une divine odeur de champignons partout. Et puis des pommes mûres dont le parfum un peu – un peu quoi ? – un peu rôti, évoque si fort l'année dernière, et les autres. »

C'est par ce corps dont elle est fière que Colette conquiert son indépendance financière, en se formant à l'art de la pantomime auprès de Georges Wague, rénovateur du mimodrame au début du XX^{e} siècle. Elle débute sa carrière sur scène en 1906, interprétant le rôle d'une faune dans la pantomime *Le Désir, la Chimère et l'Amour.* Colette rencontre la marquise Mathilde de Morny (1863-1944), dite Missy, avec qui elle vit une relation amoureuse pendant cinq ans. Issue de la noblesse fortunée, Missy s'habille en homme et ne cache pas son homosexualité. Elle apporte son soutien financier à Colette, l'encourage dans sa carrière artistique et l'accompagne dans ses tournées.

En 1908, Colette reprend le rôle de Claudine dans *Claudine à Paris*, et part en tournée en avril-mai 1909 dans toute la France. Elle joue cette pièce dans trente-deux villes en trente-trois jours, en passant par Besançon le 18 avril 1909.

Sem, *Tournée Baret - Colette Willy*, carte postale, 1908, Collection Frédéric Maget

Le caricaturiste Georges Goursat (1863-1934), dit Sem, réalise ce dessin pour la publicité de la tournée de *Claudine à Paris* en 1909, organisée par Charles Baret. Sido, la mère de Colette, écrit à sa fille le 1er mars 1909 : « J'ai reçu l'affiche (tu es très ressemblante et même il a bien saisi la manière de te tenir, c'est-à-dire faisant saillir ta fesse gauche et poussant trop ta jolie poitrine en avant). Ceci est une critique que je me permets de te faire, à toi d'en profiter. »

Afin de « soumettre au rythme de [s]on existence d'artiste [s]on travail d'écrivain », Colette note ses impressions pendant ce mois de tournée :

« ***Nous roulons vers Besançon, et le printemps jaillit devant nous, d'heure en heure, plus hardi, plus frais, plus acide… Mon cœur reconnaît, troublé, un pays que j'aimai longtemps, une Comté rude et fleurie, coupée de combes pierreuses, âpres et nues comme l'hiver, et de vallons débordant de cerisiers, de cerisiers, de cerisiers, aux branches fourrées de fleurs. L'ombre légère de ces arbres blancs est, sur le sol, bleue comme l'air, bleue comme le jeune blé, bleue comme l'horizon voilé de vapeurs, bleue comme le nuage impalpable qui ternit à peine le soleil… Par la glace baissée entre une odeur de miel, de bourgeon verni, de térébenthine, l'odeur aussi du lilas qui va éclore, du lilas avant la fleur, son parfum amer et doux d'amande amère… Ça et là les premiers pêchers d'un rose un peu fiévreux, fleurissent en houppes que la première gelée va disperser et noircir…*** »

Colette, *Notes de tournées,* 1909

Colette revient à Besançon le 12 avril 1910 avec une autre tournée Baret, pour laquelle elle joue au théâtre municipal Ledoux dans deux pièces de Georges Courteline, *La Cruche ou J'en ai plein le dos de Margot* et *La Peur des coups*. *La Dépêche républicaine de Franche-Comté* et *Le Petit Comtois* annoncent le spectacle la 11 avril 1910 :

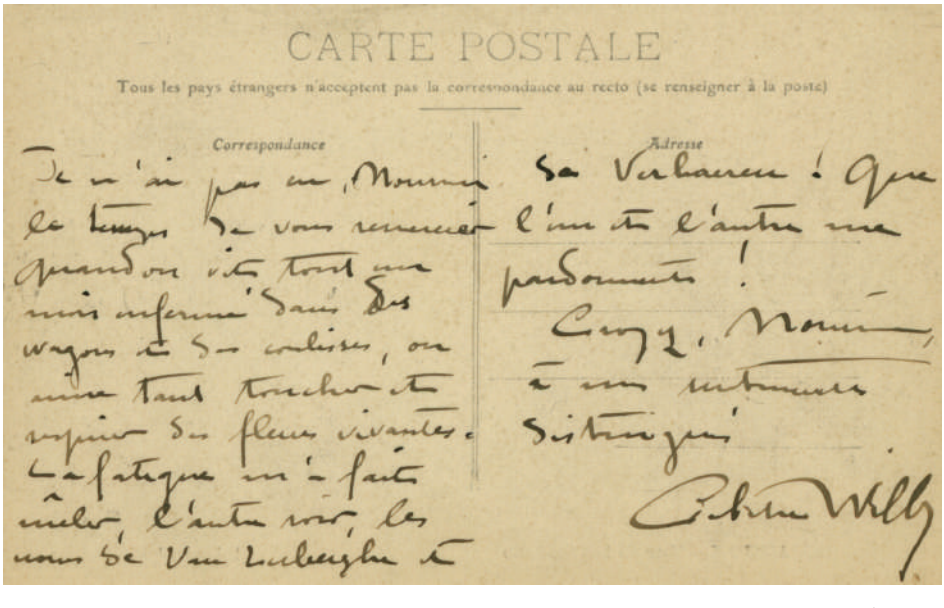
« La soirée de Colette
La chambrée sera brillante ! C'est l'opinion du bureau de location.
Il fallait s'y attendre, car le programme de Colette Willy est artistique, délicieusement fantaisiste, et vraiment parisien.
Et puis, le nom de Colette Willy a toujours le don rare de piquer la curiosité. On sait que l'exquise comédienne est un des plus brillants écrivains de notre époque. »

En 1932, à 59 ans, Colette se réinvente en marchande de produits de beauté et ouvre plusieurs boutiques à son nom à Paris et à Saint-Tropez. Pour aider à financer ce lourd investissement, elle organise une tournée de conférences dans trente villes. Elle est à Besançon le 3 décembre 1932 où elle donne une conférence au Central Cinéma, situé au 39 rue des Granges, près de l'Hôtel de Paris où elle loge. Le journal local *Le Petit Comtois* l'annonce le 1er décembre 1932 :
« Colette à Besançon - C'est une belle fête de l'esprit en perspective que la conférence Colette, le samedi 3 décembre, à 16h30, au Central Cinéma, sur le sujet : Des deux côtés de la Rampe : sur la scène et dans la salle. Car la parole de Colette est comme son œuvre, elle est douée d'un accent qui force l'auditeur sensible à tout oublier pour l'écouter. Que de souvenirs imagés, que de pensées, que de rêves évoquera avec l'émotion voilée qu'elle sait mettre à tout ce qu'elle touche, la plus grande de nos Femmes de Lettres. »



***Besançon. Vue de la Citadelle*, carte postale de Colette à Charles Van Lerberghe, non datée, Bibliothèque municipale de Besançon, acquisition 2023**

Colette rencontre probablement le poète belge Charles Van Lerberghe à Bruxelles en mars 1906 alors qu'elle joue dans la pantomime *Le Désir, la Chimère et l'Amour.*



« Je n'ai pas eu, Monsieur, le temps de vous remercier. Quand on vit tout un mois enfermée dans des wagons ou des coulisses, on aime tant toucher et respirer des fleurs vivantes. Ma fatigue m'a fait mêler l'autre soir les noms de Van Lerberghe à de Verhaeren ! Que l'un et l'autre me pardonnent !
Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués.
Colette Willy »

APRÈS COLETTE

Séparés de biens le 1er mai 1905, Colette et Willy sont légalement séparés de corps le 13 février 1907, par jugement aux torts réciproques. Le divorce sera prononcé trois ans plus tard, le 21 juin 1910.
Leur propriété des Montboucons est vendue par autorité de justice le 7 janvier 1908, pour régler les dettes de Willy. Bien qu'elle n'y séjourne plus depuis deux ans, la perte des Montboucons est un crève-cœur pour Colette. Elle écrit à son ami le poète Robert Eudes en décembre 1907 :
« Le 31 décembre, je suis forcée d'être à mon grand regret à trois kilomètres au-dessus de Besançon. On s'occupera ce jour-là d'y vendre, par autorité de justice et autres stupidités, une propriété que j'aime beaucoup. Je ne comprends d'ailleurs rien à cette histoire qui suit logiquement, parait-il, celle d'une séparation de corps et de biens. »

C'est à son ami bisontin Jules Bruneteau (1859-1950) « rentier inspecteur d'assurances » qu'Henry Gauthier-Villars revend, pour 24 000 francs, le domaine des Montboucons, composé d'une « grande maison d'habitation, écuries, hébergeages, maison de jardinier, vergers, prés, bosquets, petit bois et combe » et d'« une maison de ferme, bâtiments, prés, champs et vigne.[1] »

« Nous tenons par une image aux biens évanouis, mais c'est l'arrachement qui forme l'image, assemble, noue le bouquet. Que me fût-il resté des Monts-Boucons, si M. Willy ne me les eût enlevés ? Peut-être moins que je n'ai d'eux à présent. Comme de tout amour perdu dès sa fleur, j'ai dit : « Vivrai-je sans les Monts-Boucons ? » Et puis… j'ai agrafé sur mon sein d'abord, à mon mur ensuite, le bouquet de feuilles jaunes, mêlé de cerises à demi confites par les féroces été comtois, de grappes de guêpes engourdies, tirées à l'aube, par panerées, de leurs puissants nids souterrains ; un panache de plumes tavelées, les rémiges de mes cinq autours chasseurs de serpents et de lézards, perchés, insolents, sur le plus petit cognassier. Ils soutenaient mon regard à mon approche, puis épanouissaient dans l'air une grande roue d'ailes… Tel est mon souvenir des Monts-Boucons. Avant eux, rien n'avait compté vraiment que la Puisaye natale. »

Colette, *Mes Apprentissages*, 1936

1- Archives départementales du Doubs, minutes notariales de Maître Eugène Ricklin, Acte de vente du 7 janvier 1908, 3E79/45

La maison reste la propriété des descendants de Jules Bruneteau. Elle devient la maison de campagne de sa fille Antoinette Hérard-Bruneteau et de son époux l'architecte Maurice Boutterin - fils de Marcel Boutterin, l'architecte du Grand-Hôtel des Bains. Né à Besançon en 1882, Maurice Boutterin remporte le Premier Grand Prix de Rome en 1909, et mène une carrière d'architecte à Paris. Il propose plusieurs projets architecturaux et d'urbanisme à Besançon, et réalise notamment le monument aux morts de la Grande Guerre près de la gare Viotte.



Bernard Faille, *Maurice Boutterin devant la maison des Montboucons,* photographie pour *L'Est Républicain*, 1963, Bibliothèque municipale de Besançon, Ph 18787



Bernard Faille, *Maurice Boutterin dans la maison des Montboucons*, photographie pour *L'Est Républicain,* 1963, Bibliothèque municipale de Besançon, Ph 18788

Derrière Maurice Boutterin est accroché le portrait de Colette par Emilio della Sudda.

Maurice Boutterin fait construire un atelier adjacent à la maison des Montboucons, à l'emplacement d'anciennes écuries brûlées dans un incendie. Après son décès en 1970, sa fille Maria-Catherine Boutterin réside durant la belle saison aux Montboucons. En 2001 les huit hectares du domaine sont vendus, et la Ville de Besançon fait l'acquisition le 20 septembre 2001 de sa partie historique : la maison sur deux niveaux avec combles d'environ 400 m^2 de plancher, l'extension de 80 m^2 ajoutée par Maurice Boutterin, la maison de gardien d'environ 100 m^2 et un parc arboré d'environ 3,8 hectares[1].

1- Registre des délibérations du Conseil Municipal de la Ville de Besançon, séance du 28 juin 2001



« Il n'y a, dans La Retraite sentimentale*, que deux portraits fidèles : celui de ma maison natale à Saint-Sauveur-en-Puisaye, et celui du romantique petit domaine bisontin qui fut mien. La main qui les peignit aux pages de ce livre fit si bien qu'à les regarder seulement je crois gravir la côte, claquer la barrière, tordre au passage une vrille de la treille, respire la glycine ; - l'ombre du chat au ras de ma jupe, je franchis les seuils, j'ouvre une à une les chambres qui me virent heureuse et jeune, - je les habite encore… »*

Dédicace de Colette sur *La Retraite sentimentale* pour l'édition lithographiée des Bibliophiles Comtois, 1932

BIBLIOGRAPHIE ET SITES

ARCHIVES MUNICIPALES DE BESANÇON, *Un dimanche à Besançon-les-Bains : les loisirs du Second Empire au Front Populaire (1851-1936),* catalogue de l'exposition à la Bibliothèque d'étude et de conservation de Besançon, du 19 septembre au 17 octobre 2015, Besançon : Ville de Besançon, 2015, 86 p.

BONAL Gérard, *Colette : Je veux faire ce que je veux*, Paris : Perrin, 2014, 361 p.

BONAL Gérard et MAGET Frédéric [dir.], *Colette*, Paris : Éditions de l'Herne, 2023, 253 p.

BONAL Gérard et REMY-BIETH Michel, *Colette intime*, Paris : Phébus, 2004, 446 p.

BOUTTERIN Maria-Catherine, « Colette à Besançon ou La Retraite sentimentale », *Le Jura français*, n° 139, juillet-septembre 1973, p. 57-61

CARADEC François, *Willy : le père des Claudine*, Paris : Fayard, 2004, 394 p.

COLETTE, *Lettres à Marguerite Moreno,* Paris : Flammarion, 1959, 356 p.

COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Paris : Flammarion, 1973, 454 p.

COLETTE, *Mes vérités*, Paris : Archipoche, 2023, 320 p.

COLETTE, *Œuvres*, Paris : Gallimard, 1984-2001, 4 vol.

COLETTE, *Romans, récits, souvenirs*, Paris : Robert Laffont, 1999-2000, 3 vol.

DUCREY Guy et DUPONT Jacques [dir.], *Dictionnaire Colette*, Paris : Classiques Garnier, 2018, 1121 p.

ESTAVOYER Lionel, « Il y a 100 ans, Colette quittait pour toujours les Monts-Boucons », *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 2008 (éd. 2009), n° 50, p. 207-215

ESTAVOYER Lionel et WAILLE Marie-Claire, *Donation Maria-Catherine Boutterin : Marcel et Maurice Boutterin, deux architectes bisontins au travail, 1872-1932*, catalogue de l'exposition du musée des beaux-arts et d'archéologie de Besançon, du 25 mars au 9 mai 2005, Besançon : Ville de Besançon, 2005, 79 p.

L'ECHO, « Claudine à Besançon », *La Dépêche républicaine de Franche-Comté,* n° 2727, 23 septembre 1903, p. 1-2

MAGET Frédéric, *Les 7 vies de Colette*, Paris : Flammarion, 2019, 229 p.

PEUTEUIL Suzanne, « Sous l'œil vert de Colette bisontine », *Franche-Comté et Monts-Jura*, décembre 1932, n° 161, p. 193-194

PICHOIS Claude et BRUNET Alain, *Colette*, Paris : Éditions de Fallois, 1998, 597 p.

PICHOIS Claude et PICHOIS Vincenette, *Album Colette*, Paris : Gallimard, 1984, 322 p.

SIDO, *Lettres à Colette ; 1903-1912*, Paris : Éditons Libretto, 2019, 570 p.

SOCIÉTÉ DES AMIS DE COLETTE, *Cahiers Colette,* n°40, Paris : Société des amis de Colette : Flammarion, 2019, 207 p.

https://www.amisdecolette.fr/
site de la Société des amis de Colette

https://memoirevive.besancon.fr
site du patrimoine numérisé de Besançon

« LE GOÛT DE MES HEURES FRANC-COMTOISES M'EST RESTÉ SI VIF QU'EN DÉPIT DES ANNÉES JE N'AI RIEN PERDU DE TANT D'IMAGES, DE TANT D'ÉTUDES, DE TANT DE MÉLANCOLIE. EN SOMME, J'APPRENAIS À VIVRE. »

Colette, *Mes Apprentissages*, 1936

Le label «**Ville ou Pays d'art et d'histoire**» est attribué par le ministre de la Culture après avis du Conseil national des Villes et Pays d'art et d'histoire. Il qualifie des territoires, communes ou regroupements de communes qui, conscients des enjeux que représente l'appropriation de leur architecture et de leur patrimoine par les habitants, s'engagent dans une démarche active de connaissance, de conservation, de médiation, de soutien à la création, à la qualité architecturale et au cadre de vie.

Textes | recherches iconographiques
Direction Patrimoine Historique, Maisons des écrivains | Lise Lézennec
Maquette
Direction du Patrimoine Historique | Cathy Mauger, d'après DES SIGNES, studio Muchir Desclouds 2018
Impression
L'imprimeur Simon, Ornans
Juillet 2023

Crédits
Emmanuel Eme p. 1
Michel Remy-Bieth p. 2
Centre d'études Colette p. 4 et 15
Bibliothèque municipale de Besançon p. 5, 6, 7, 8, 10-11, 13, 21, 30, 31, 35 et 37
Gabriel Vieille p. 14
Lise Lézennec p. 17, 20, 29 et 38
Jean-Charles Sexe p. 22
Frédéric Maget p. 24 et 32

VILLES & PAYS D'ART & D'HISTOIRE

Ville de Besançon

Soutenu par MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

Maison Victor Hugo
BESANÇON, VILLE NATALE